

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | Chaire de recherche sur
les enjeux de la diversité
en éducation et en formation
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION
Université du Québec à Montréal


CENTRE D'INTERVENTION
PÉDAGOGIQUE
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre
de services scolaire
Marguerite-Bourgeoys
Québec 

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

**Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique**



Récit de Maggie

Au moment où se déroule la situation qu'elle raconte, Maggie enseigne la musique depuis sept ans. Pour la première fois, elle travaille dans un milieu multiethnique. Maggie est déstabilisée par le comportement de plusieurs des élèves de ce groupe de 6^e année (3^e cycle du primaire), qu'elle identifie comme étant d'origine arabe. À son avis, ces derniers sont réfractaires à tout ce qu'elle propose. Elle se demande comment les engager et susciter leur intérêt.

Apprendre à lâcher prise

L'histoire dont je vais parler s'est passée quand j'étais spécialiste en musique, il y a une vingtaine d'années. À ce moment-là, cela devait faire environ six ou sept ans que j'étais enseignante. C'était au début de l'année. J'enseignais alors à des groupes de 5^e et de 6^e année dans une nouvelle école pour moi.

J'ai rapidement été surprise du fait que les fêtes religieuses soient autant soulignées dans cette école. Par exemple, on souhaitait aux élèves une «bonne période de Ramadan». Il y avait une très grande ouverture dans l'école. Moi, ça me choquait un peu parce que je trouvais qu'on en faisait trop. J'avais l'impression qu'on laissait la culture québécoise de côté et qu'en agissant comme ça, on n'intégrait pas les élèves. C'était plutôt nous qui devions nous intégrer à eux. Les premiers jours, j'étais vraiment stressée! C'était moi la minorité. J'étais vraiment désemparée et je ne savais pas par quel côté prendre ça. J'enseignais la musique donc, pour moi, la culture était vraiment importante. En tant que jeune enseignante, je mettais beaucoup l'accent sur le programme.

Ce jour-là, à ma dernière période, je suis entrée pour la première fois dans cette classe de 6^e année. J'avoue que j'ai eu un choc quand j'ai constaté la très grande concentration d'élèves d'origine arabe dans ce groupe. Aussi, plusieurs filles étaient voilées. Je dirais qu'il y avait peut-être un ou deux élèves sur 27 qui ne portaient pas de signes religieux. Ça m'a vraiment surprise parce que c'était la première fois que j'étais confrontée à une concentration ethnique si forte. Je ne m'y attendais pas du tout! Il n'y avait donc pas vraiment de diversité dans cette classe puisque la majorité des élèves étaient d'origine arabe.

Dès le début de l'année, les élèves de cette classe-là ont été très réfractaires par rapport à ce que je leur proposais. Il n'y avait rien à faire! Les élèves se rebellaient, surtout les filles. Les gars, leur façon de se rebeller, c'était de ne pas participer. Il y avait peut-être deux ou trois élèves plus neutres, mais c'est tout! Je les trouvais impolis et arrogants. J'essayais toutes sortes de choses, des chansons... Au début, je leur proposais un répertoire plutôt québécois. Cependant, quand j'ai constaté à quel point ils étaient réfractaires, j'ai essayé autre chose, mais ils demeuraient totalement fermés. Ça, c'était vraiment difficile pour moi, surtout parce que ça cela me confrontait au niveau de mes valeurs. Leur façon de rejeter ce que je leur proposais presque agressivement, je trouvais que c'était de la provocation. Pour essayer de me conforter et de paraître plus solide, je me braquais un peu plus chaque fois. Au lieu d'être plus souple, je devenais de plus en plus rigide. Je me disais: «Non, le programme, c'est comme ça et on s'en tient à ça!» C'était ma première réaction qui, je pense, avec du recul, était franchement mauvaise.

En tant que spécialiste, j'allais dans cette école une fois par semaine seulement. Je n'avais donc pas beaucoup d'opportunité de discuter avec les autres membres du personnel pour savoir s'ils vivaient la même chose que

moi avec ce groupe-là. J'arrivais le matin et je préparais ma classe. Le midi, je coordonnais des activités parascolaires et à la fin de la journée, tout le monde était parti. Donc, je n'avais pas beaucoup de temps. C'était dommage parce qu'effectivement, j'aurais aimé bénéficier de leur expérience. Le fait que ce que j'enseignais touchait spécifiquement à des aspects culturels, peut-être que ça faisait en sorte qu'ils étaient encore plus réfractaires face à mon cours. Il faut aussi dire que je n'avais pas l'habitude d'avoir une gestion de classe militaire. J'ai toujours eu une gestion de classe très participative. J'aime ça quand ça bouge.

Je la voyais, l'attitude qu'ils avaient quand ils entraient dans le cours de musique; ça ne leur tentait pas du tout! Une fois, leur enseignante titulaire n'avait pas vu l'heure passer. C'était le moment de la période de musique, mais les élèves ne lui ont rien dit. Ils sont arrivés avec 15 minutes de retard parce que je suis allée les chercher. J'avais l'impression qu'ils s'en foutaient d'avoir perdu du temps de musique! Ça m'avait fait beaucoup de peine! Quoi qu'il en soit, je ressentais une certaine pression et, plus les semaines passaient, plus il y avait une séparation entre eux et moi. J'étais vraiment en train de perdre le contrôle; ça n'allait pas bien.

J'ai alors pensé qu'il faudrait que je trouve le moyen de travailler sur moi pour ne pas « exploser » et demeurer le plus neutre possible. C'était comme s'il y avait seulement leur culture qui avait de la valeur à leurs yeux. Ils m'expliquaient qu'à la maison, ils écoutaient la télévision en arabe seulement et qu'ils parlaient soit arabe, soit anglais. Pour eux, le français, c'était une langue qui leur était imposée et s'ils n'avaient pas été obligés de fréquenter l'école francophone, ils ne la parleraient pas.

Dans le programme que j'avais à enseigner, il fallait que je les amène à chanter, jouer d'un instrument de musique, créer et interpréter des œuvres musicales. Donc, j'ai essayé de leur proposer de la musique américaine parce que je me suis dit que ça plaisait aux jeunes. Ça n'a pas vraiment fonctionné parce que de jouer de la pop américaine avec des xylophones... Ça ne sonnait pas comme à la radio donc, ce n'était pas aussi intéressant pour eux. J'étais donc toujours aux prises avec mon problème. Chaque fois que j'entrais dans cette classe, j'étais confrontée à un genre de rébellion. C'était hyper important pour moi de bâtir les liens enseignant-élève, mais ça ne fonctionnait pas, d'autant plus qu'en tant que spécialiste, je les voyais seulement une fois par semaine. À ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait vraiment que je trouve le moyen de renverser la vapeur parce que je m'apprêtais à passer une année difficile en leur compagnie. J'avais beaucoup d'appréhensions et je me demandais constamment comment j'allais m'y prendre.

Je savais qu'il fallait que je passe par leur culture à eux, mais j'avais peur. Je ne connaissais pas leur musique. Je me demandais: « Est-ce qu'il faut que je m'approprie tout ça? Est-ce que je dois commencer à écouter et à apprendre leur musique? Est-ce que c'est ça la solution? » Je craignais d'être maladroite parce que je n'y connaissais rien du tout. C'était des élèves de 6^e année donc,

ils connaissaient déjà beaucoup plus de choses par rapport à leur musique et à leur culture que moi. Je ne savais pas trop par quel moyen m'y prendre.

Puis, vers la moitié ou la fin du mois d'octobre, j'ai décidé de complètement lâcher prise et de changer mon fusil d'épaule. J'ai demandé aux élèves: « Qu'est-ce que vous aimez, vous? Vous allez m'enseigner la musique que vous aimez écouter. Dites-moi ce que cette musique représente pour vous. » Je leur ai alors donné le mandat d'apporter de la musique au prochain cours afin de pouvoir en discuter. Je leur ai aussi dit: « Peut-être que je serai capable de faire des arrangements musicaux pour qu'on puisse interpréter et chanter vos chansons. » Au début, je suis embarquée à cent pour cent dans ça avec eux; je n'ai pas fait de compromis. Je me disais que la situation s'était tellement dégradée qu'il fallait vraiment que je fasse un grand pas vers eux pour essayer de les amener vers moi et ce que je voulais leur enseigner.

Il y avait une sorte de rapport de pouvoir entre eux et moi. Alors, il a fallu que j'accepte le fait de piler un peu sur mes valeurs liées à mon identité parce qu'ils étaient totalement fermés à la musique québécoise et que moi, je devais m'ouvrir à leur culture.

À ce moment-là, ils ont finalement commencé à se mobiliser. Ils m'ont fait connaître leur musique et les filles m'apprenaient comment danser. Puis, quelque chose s'est passé et il y a eu un genre de déclic. J'ai alors réalisé que, parce que j'avais choisi de m'ouvrir à eux, ils ont commencé à être moins sur la défensive avec moi. Ils se rebellaient et me provoquaient de moins en moins. Ils avaient plein de choses à me dire, à me montrer et ils étaient enthousiastes de le faire. À la suite de tout ça, je leur ai proposé de préparer un spectacle de Noël. Je leur ai vendu l'idée en leur disant: « On va présenter de la musique d'un peu partout dans le monde, incluant celle que vous aimez, mais il faut aussi inclure un élément de la culture québécoise dans ce spectacle. » J'ai réussi à leur faire faire un rigodon. Ils ont trouvé ça tellement drôle! On a dansé un *set carré* en changeant de côté et en *swinguant notre compagnie*. Il y a des enseignants qui étaient là à cette époque qui me parlent encore du rigodon avec ce groupe-là. Ça a marqué l'école!

Quand le climat de classe est devenu plus agréable et que ça a commencé à changer, il y a eu beaucoup moins de confrontation. Il fallait aller au-delà du « votre musique, notre musique » ou bien « mes valeurs, vos valeurs ». On est arrivé à se rejoindre, mais pour ça, c'est moi qui ai dû plier la première. Ça a vraiment changé le climat de la classe. Il a quand même fallu que, jusqu'à la fin de l'année, je garde cette attitude d'ouverture. Même quand je leur proposais des choses plus spécifiques, comme de la musique classique, ce n'était pas facile. Il fallait toujours que je m'assure qu'ils se sentent « concernés » en intégrant des éléments de leur culture. Je devais me poser cette question-là à chaque fois que je changeais de thématique.

La plus belle réponse que j'ai trouvée, ça a été de m'adresser à eux et de lâcher prise sur le fait de tout savoir parce qu'au début, j'étais mal à l'aise avec le fait de ne pas connaître la musique arabe. Mais c'est normal de ne pas tout

savoir. Moi, je l'ai fait parce que la situation m'a un peu obligée à le faire, mais je pense qu'en général, c'est bien plus intéressant de travailler comme ça parce que nos élèves sont contents de nous enseigner ce qu'ils savent et ce qu'ils connaissent. Avec du recul, j'ai l'impression que cette façon de travailler — en comparant les différentes cultures — ça ressemble un peu à l'approche Élodil¹ où on compare plusieurs langues. Moi, je l'ai fait avec la musique.

Les convictions et les valeurs qui ont guidé mon intervention, c'était surtout l'importance de créer un lien avec mes élèves et de maintenir une gestion de classe positive et le plaisir en classe. Il fallait qu'on trouve le plaisir : pour eux, c'était le plaisir d'apprendre et pour moi, le plaisir de leur enseigner dans un climat de classe participatif. À la fin de l'année, cette classe-là était comme toutes les autres classes avec lesquelles j'ai du plaisir. Ce n'était plus « la classe arabe ». On avait finalement développé un lien le *fun* et c'est devenu un groupe avec lequel j'ai eu beaucoup de plaisir. Et les élèves en ont eu, eux aussi. Ça, j'en suis certaine ! Ils arrivaient en classe en me disant : « Madame ! Madame ! J'ai quelque chose à vous montrer. »

J'ai choisi de raconter cette expérience parce qu'elle a eu un impact très important sur mon développement en tant qu'enseignante. Avec du recul, j'ai trouvé que c'était une grande évolution dans ma carrière, un beau cheminement que j'ai fait. C'est l'élément déclencheur qui a fait en sorte que je n'ai plus jamais vu la diversité de la même façon. Même si ça fait longtemps, je m'en rappelle très clairement. Ça m'a beaucoup enrichie d'être en contact avec la diversité. Ça a changé ma façon de voir les choses et ma façon d'enseigner aussi. À travers cette expérience-là, j'ai compris beaucoup de choses. Il ne fallait pas renforcer le schisme « Québécois vs Arabes ». Il fallait plutôt avoir une approche de style : « Présentez-moi qui vous êtes. Parlez-moi de vous. » Et moi, après, j'avais l'ouverture nécessaire pour leur parler de culture québécoise. Il a fallu passer par tout ce processus-là.

Cette situation a aussi changé ma façon de concevoir l'immigration et la diversité. Ça m'a permis de me poser plein de questions, d'être curieuse. C'est comme si avant de l'avoir vécue, je n'avais pas ressenti le besoin de me poser toutes ces questions parce que je travaillais surtout dans des écoles où il y avait peu ou pas de diversité ethnoculturelle. Par la suite, quand j'ai travaillé dans une autre école multiethnique, j'ai vécu une expérience positive. Ça m'a donné le goût d'aller suivre des cours à l'université, de me poser plus de questions, de lire et de m'ouvrir plus pour savoir comment on enseigne en contexte de diversité parce que je crois que ce n'est pas la même chose que de travailler dans des milieux homogènes. Quand on enseigne les arts, les repères culturels sont omniprésents et il faut toujours y faire référence. Les repères très québécois, ça n'intéresse pas nécessairement les élèves d'emblée. C'était donc important de revoir ma façon d'enseigner, surtout à cette époque-là. Je n'ai pas eu le choix. En d'autres mots,

¹ <https://www.elodil.umontreal.ca/>

si je restais campée sur mes positions, je sacrifiais les apprentissages et la qualité de l'enseignement.

Il fallait donc que j'accepte de changer quelque chose, mais ce n'était pas évident. À cette époque-là, il n'y avait pas les compétences, c'était des objectifs à atteindre; c'était beaucoup plus encadrant. C'était peut-être ça, aussi, qui faisait en sorte que j'avais peur de sortir du cadre parce qu'il y avait tellement d'objectifs, de sous-objectifs. Maintenant, évaluer si l'élève est capable de discriminer des sons, on peut le faire avec n'importe quelle musique. Et c'est vrai dans les autres matières aussi. Si tu prends la compétence « communiquer » ou « lire », tu peux réussir à passer les contenus du programme même si tu travailles de façon plurilingue. Mais ça, ça prend de l'ouverture et du lâcher-prise. Et moi, ça m'a permis d'atteindre mes objectifs et d'enseigner à mes élèves ce que je devais leur enseigner. C'était un « passage obligé », mais, malgré tout, ça ne m'a pas empêchée de faire mes évaluations et mes bulletins. J'ai enseigné mon programme, mais d'une autre façon. Et je n'ai pas perdu le contrôle au niveau de la gestion de classe. Je suis demeurée l'enseignante et eux, les élèves, tout en ayant beaucoup de plaisir.

J'ai eu beaucoup de travail à faire sur moi. Cette expérience-là m'a vraiment transformée. Ça m'a demandé beaucoup de recul pour être capable de changer mon approche avec mes élèves. Je crois qu'en tant qu'enseignante, il faut être capable de s'analyser de façon réflexive. Il faut se demander : « Pourquoi ça me fait autant d'effet ? ». Moi, je ne me considérais pas comme étant raciste, mais c'est vrai que ça m'a confrontée à plein de choses. Il a fallu que je réfléchisse et que je me positionne parce que je ne pouvais pas ignorer l'effet que cette situation-là avait sur moi. Ça me « sortait des pores de la peau » et je suis certaine que les élèves s'en rendaient compte. En tant qu'enseignante, tu ne peux pas l'ignorer. Il faut que tu en prennes conscience et après, que tu décides ce que tu fais avec ça. Je me rappelle d'avoir dit des choses « graves » au début de cette expérience-là, comme : « Ah non, je ne suis pas faite pour enseigner dans un milieu comme ça ! ». La situation me confrontait de partout, autant dans ma façon d'enseigner que ma façon d'être, dans mes valeurs québécoises très ancrées de fille qui n'avait jamais été en contact avec l'immigration avant d'arriver à cette école. Avec du recul, je suis contente d'avoir vécu cette expérience parce qu'après, j'ai trouvé beaucoup de plaisir à enseigner en contexte de diversité ethnoculturelle.

Ce que je dirais à un enseignant qui vit une situation similaire à celle-ci, ça serait d'être à l'écoute. Je lui dirais : « À moment, arrête tout. Assieds-toi avec eux pour discuter. Demande-leur de te parler d'eux et ouvre-toi pour mieux les connaître. Sois curieux de ce qu'ils aiment. Pose-leur des questions et parle-leur de toi aussi. » C'est comme ça que le lien se crée, quand les élèves sentent que tu t'intéresses à eux. Même si tu en as 500, il faut qu'ils sentent que tu t'intéresses à eux et que c'est pour ça que tu es là. Ça, c'est la base de tout et ce n'est jamais du temps perdu ou mal investi. Peu importe que tu sois spécialiste ou titulaire, il faut prendre le temps de se connaître, de partager de bons moments. Je pense aussi qu'il faut aimer ses élèves. Ils le sentent

quand on les aime et après, ils ne veulent pas nous décevoir. Je dirais également à un enseignant qui vit une situation similaire qu'il faut être capable de l'analyser: « Qu'est-ce qui vient me chercher autant? De quoi j'ai peur? Est-ce que c'est de perdre mon identité? ». Tu ne perds pas ton identité, tu es en train d'enseigner.

Finalement, ce que je dirais à un enseignant qui travaille pour la première fois en contexte de diversité, ça serait de s'informer sur la clientèle et sur le milieu. Ce que je trouve intéressant c'est que, même si ça s'est produit il y a une vingtaine d'années, je pense qu'un enseignant — qui a vécu dans un milieu plus homogène — pourrait se trouver confronté exactement de la même manière que moi, je l'ai été. Tu sais, tu peux avoir 20 ans d'expérience comme tu peux 20 fois un an d'expérience. Quand tu restes campé sur tes positions et que tu décides de ne pas bouger, tu n'avances pas.

